érudit
www.erudit.org

Article

« Anti-manifeste de l'inconfort »

Guillaume Lafleur

Contre-jour : cahiers littéraires, n° 17, 2008-2009, p. 47-51.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/2591ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:10

Anti-manifeste de l'inconfort

Guillaume Lafleur

La tendance séculière du temps désigne le repli de la multitude. « À quoi bon ? » dit-on et, sous ses oripeaux élégants, l'aquoiboniste cherche l'indulgence. Poseur, dégagé des hurlements suggérant le pire, il a pourtant l'inquiétude chevillée au corps ; il sort couvert, si les conditions le permettent. Pareil tempérament prolifère, à l'heure où les contes qui ont bercé l'enfance sont dévalués, dilués dans l'ordre commun de l'imagerie béate.

Une interrogation à intervalle régulier s'impose, au moyen d'un « Qui va là ? » bien senti, par prévoyance et afin de ne plus distinguer personne. Mais le mot le mieux reçu est encore « sécurité », qui contribue à débusquer les affres intimes. C'est ainsi que l'adage séculier promet la protection des proches, sans égard pour les rencontres opportunes ou imprévisibles.

En guise de rappel, et pour suppléer aux fantaisies des uns comme des autres, il est décommandé de déambuler sans une houppelande. Cette campagne préventive jouit du concours de simples simulacres, silhouettes sexuées et sans âme, où corps et cœurs se prévalent d'un non-lieu. Sans doute, l'appartenance aux clans trouve là ses repères.

Sous des relents chloroformés, l'ère de l'indifférenciation bon teint s'amène. De fait, vous avez remarqué combien tout se vaut, puisque les occasions de se taire sont rares, le babillage ayant usurpé la parole. Il devient aisé de boucler son agenda de la sorte puisque, là où le nul règne, livrer son opinion à tout vent exalte la philanthropie. Aux bons soins d'une parole pléthorique, prêt-à-penser en sous-main, le silence des intellectuels s'est déniché un alibi. Quel bel écran de fumée, derrière lequel peut vaquer une géopolitique en tourmente ! La discordance se trouve donc en rade, aux abords du *politically correct*. Sans doute est-ce pour le mieux et préserve les âmes sensibles.

Enfermée dans ses cases imaginaires, destin broyé, la multitude à gueule ouverte se contemple. Heureusement, la valeur se veut l'exacte réplique de l'apparence et toutes deux se révèlent à la faveur d'une sommation : « Faites-vous remarquer. Adoptez la mode du jour, afin d'obtenir l'impunité à vie, en ricanant. » Sortez de ce tableau et le chemin n'est pas balisé, vous ne distinguez plus les limites et le point de chute. En somme, la tourmente suppose d'avancer à pas contenus.

Aux quatre coins du chemin sont présents quelques vigiles d'apparat, pour entretenir le réseau. Ils ne bornent les lieux en aucun cas, à la merci d'individus qui ont su tisser leur toile, gardant à distance et dans l'affect d'innombrables particuliers. Le prochain n'est que le suivant, poisson comme les autres, ferré à loisir. À chacun son sujet docile, pris dans les filets. Il n'y a qu'à suivre le mode d'emploi : « Il vous semble peut-être sonné, mais laissez-le se débattre. Vous ignorez à quel moment il sera utile. Dans vos mains, sentez son pouls délicat. À la seule faveur d'un faux mouvement, il pourrait faillir. Quoi de plus délicieux que l'effet de son emprise ? »

Cette programmatique, où s'affirment les fondés de pouvoir, est une sombre vision des lieux. C'est qu'il faut s'appliquer à déceler quelques responsables, chimères au dos large.

Affirmez « rien ne va » et c'est ainsi, peut-être, que s'amorcent les mauvais temps. Avec le crachin que l'on commente, la bêtise aporétique applique de la bruine au crachin. Le meilleur subterfuge pour maudire les cieux, c'est encore la précision avec laquelle l'homme de la rue s'efforce à rendre compte des prévisions sans soleil. Son envers symétrique est la commémoration des temps cléments, la beauté des mondes passés, inconnus. Ainsi, les adeptes du *best before* fondent des clubs un peu partout. L'adhésion est aisée, puisque leurs activités sont simples, rivées sur des constats.

« Voyez-vous, nous sommes vraiment contrariés. Ce n'est qu'en haussant les bras, en feuilletant, avec un éclat dans le regard, les grimoires de généalogie que l'on retrouve l'appétit. Avec ces ouvrages en tête, nous ménageons aisément l'intégrité de nos gestes. Faire autrement épuiserait nos forces vitales. »

Les esprits aiguisés qui ont vécu l'ont dit : « Soit vous décidez d'aller contre le courant et vous y perdez la santé, soit vous vous faites une idée, en ne présageant de rien. » Dans ces conditions, il s'agit de s'en tenir à l'enracinement, à l'opposé d'un trajet dans les grandes surfaces, où manger est régressif. De bon matin et les deux pieds dans la boue, valait mieux égorger un cochon avec ses propres mains. Mais encore, si vous en aviez les moyens, quelqu'un le faisait à votre place.

L'air pur, mêlé à l'odeur fétide du sang caillé qui s'écoule vers le cours d'eau le plus près ! La nostalgie est en éveil lorsqu'on rappelle le combat avec les forces animales qui, une fois maîtrisées, permettent de s'alimenter. De plus, cette violence journalière rapprochait des corps qui, maintenant, nous semblent distanciés. Pallier ce manque est pourtant possible. Le défaut d'authenticité n'est pas une tare sans rémission, il n'y a qu'à effectuer quelques grandes manœuvres pour son heureux retour.

Ça et là, sur le chemin, des guerres sont déclarées. Les qualifiant hors de portée, la rumeur est contentée. Rien ne sert d'en parler ; la stratégie belligérante consistant à mitrailler les civils, là où il n'y a personne. Quelques chacals de banlieue auront tôt fait d'énoncer la vérité profonde du conflit : une occasion unique de s'engager sans risque, en touchant soixante mille billets par an, pour atteindre des cibles si éloignées que pour réussir cette tâche hygiénique, nul geste ou parole additionnelle n'est utile. Simple variante du ronron télévisé, sous un mode interactif.

Mais chaque chose en son temps. Les préparatifs sont essentiels. Le camp d'entraînement se déroule dans un lieu tout désigné : sous-sol, aménagé pour des séances de miroitement, où le kung-fu est à l'honneur, proposant d'éradiquer la prolifération des rats. La motivation des participants, à son comble, est soutenue par des poncifs radiophoniques, rappelant la nécessité dudit rassemblement.

En réaction, désormais, quelques-uns patientent, à l'orée d'un exode des cerveaux nouveau genre, sans issue hors des têtes. Chroniques, rubriques et autres nécrologies de l'événement n'en témoignent pas. Quoiqu'il soit incertain de trouver les bonnes indications pour entreprendre le chemin en ligne droite, il peut arriver que le marcheur entrevoit un regard complice ou perçoive une épaule consolante.

Dans ces conditions, dégager un visage de l'opacité de la foule a des apprêts facétieux.

La rencontre au sommet évoque un destin imaginé pour les monarques, dont les clichés antédiluviens s'imposent encore. Sans doute, ces images sont-elles solidement ancrées dans les têtes. À tel point que le parcours se confond avec le but du chemin.

Décélérer le pas. Puis, dormir longtemps, cela est préférable.

Il semble qu'il y ait un trou dans le temps. Attendu que l'inquiétude est à son comble, confondre son sort avec celui du monde est le chemin

le plus désagréable et facile. Le manifeste, ici, est une question qui donne à vivre : comment réapprendre à marcher, sans feinte, sans les balises du temps, mais sans oublier que ce monstre opaque nous encercle ?

Mais pour autant, « comment va le monde ? » En guise de réponse, une esquisse : celle qu'une main d'enfant dessine, à la fenêtre embuée. Soit quelques mystérieuses routes, jonchées d'obstacles.